

Carson McCullers
et moi

Jenn Shapland

Carson McCullers et moi

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Cohen

Les Éditions du
PORTRAIT

Cet ouvrage est publié avec le soutien de la Fondation Jan Michalski

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :
leseditionsduportrait.fr

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

Édition originale

My Autobiography of Carson McCullers

© Jenn Shapland, 2020. First Published by Tin House

Translation rights arranged by The Clegg Agency, Inc., USA.

Copyright © 2022 Les Éditions du Portrait pour la traduction française
ISBN 978-2-37120-041-8

Pour votre Carson

*Dans la reconnaissance de l'amour
repose une réponse au désespoir.*

AUDRE LORDE,
Zami : une nouvelle façon d'écrire mon nom

Avertissement

En raison de restrictions relatives aux droits d'auteurs, plusieurs documents, notamment des lettres, des télégrammes ainsi que l'ensemble des transcriptions des séances de psychothérapie de Carson McCullers, sont mentionnés sans qu'ils ne soient directement cités dans ce livre.

La question

Sur la véranda de la maison de Carson située dans Stark Avenue, après que tout le monde fut allé se coucher, Reeves avait demandé à Carson si elle était lesbienne. Je les imagine assis sur une balancelle, même si je sais pertinemment qu'il n'y en a jamais eu. Carson s'était d'abord empressée de nier et avait souhaité à voix haute ne pas être lesbienne, avant d'exprimer des doutes.

J'étais la seule âme au fond d'un petit service des archives d'une université de Columbus, en Géorgie, quand je suis tombée sur cet échange dans une transcription dactylographiée datée de mars 1958. C'était la transcription de la cinquième séance de psychothérapie avec le Dr Mary Mercer, que Carson consultait pour son syndrome de la page blanche. J'ai relu la question de Reeves. Carson se souvenait de lui avoir confié son amour passé pour une femme prénommée Vera et une autre du nom de Mary Tucker. Cela dit, elle n'était pas certaine de ce que Reeves entendait par « lesbienne ». Carson lui demanda : Comment se comportent les lesbiennes ? Où vivent-elles ? Comment interagissent-elles ? À croire que le saphisme était pour elle un club privé ou une espèce inconnue digne d'intérêt.

Si le doute persistait sur l'homosexualité de Carson, Reeves insista néanmoins pour fixer la date de leur mariage. Elle avait dix-neuf ans.

Postulat

Qui se souvient de Carson McCullers se figure une romancière qui a grandi à Columbus, Géorgie, a déménagé à New York à la vingtaine et a écrit toute sa vie sur les désaxés du Sud des États-Unis. Ses personnages sont soit trop grands soit muets soit noirs soit queer, des âmes solitaires vivant à la marge d'une bourgade conservatrice très semblable à la ville où elle est née. En 1940, son premier roman, *Le cœur est un chasseur solitaire*, l'a rendue célèbre à seulement vingt-trois ans. Ses livres ont été portés à l'écran et sur les planches à Broadway. Elle comptait parmi ses amis intimes Tennessee Williams – Tenn, ainsi qu'elle le surnommait – et a longtemps entretenu des rapports houleux avec ce copieur de Truman Capote. Elle a épousé deux fois le même homme, Reeves McCullers et, pour la petite histoire, elle courait volontiers le jupon. Elle buvait souvent plus que de raison, était chroniquement malade et, comme tant d'autres à l'époque, elle est morte à la fleur de l'âge. Si vous avez entendu parler de Carson McCullers, c'est probablement, peu ou prou, la version qui vous est parvenue.

Pour raconter son histoire, un écrivain doit devenir un personnage. Pour raconter l'histoire d'une personne, un écrivain doit en faire une version de lui-même, trouver comment l'habiter. C'est dans l'écart mouvant entre l'écrivain et son sujet qu'opère ce livre, dans le façonnement même d'une identité, avec toutes ses permutations, par le biais de l'écriture.

Correspondance

Je m'étais attendue à tout sauf à des lettres d'amour. Le papier avait bruni avec le temps, était froissé aux extrémités. L'écriture d'Annemarie remplissait la page, très penchée vers la droite, se déversant souvent copieusement dans la marge de gauche sous forme d'ajouts de dernière minute. J'ai lu les feuillets à travers les chemises plastifiées, trop nerveuse pour me résoudre à les en sortir.

10 avril, au milieu de la nuit

Carson, mon enfant, ma bien-aimée, comme tu le sais, je pars après-demain, à la fois effrayée et fière, je laisse tout ce que j'aime derrière moi, une fois encore, et une vague d'amour...

J'ai levé les yeux vers les rangées de manuscrits qui m'entouraient, l'esprit bourdonnant, les joues rouges. Est-ce que ça voulait bien dire ce que je croyais ? Qu'entendait-elle par « amour » ? J'ai tendu l'oreille, aux aguets. Il n'y avait que le cliquètement des étagères électriques ; j'ai repris ma lecture. À Carson, Annemarie écrivait : *parlant comme nous l'avions fait, toi et moi, à l'heure du déjeuner, te souviens-tu, à l'angle près du Bedford Hotel, avec du lait, du pain et du beurre, il y a des années de ça.*

Quatre ans avant que je me rende aux archives de Géorgie où sont conservées les transcriptions des séances de psychothérapie de Carson, je faisais un stage au Harry Ransom Center, une prodigieuse collection de livres et de textes d'écrivains et d'artistes conservés sur le campus de l'université d'Austin, au Texas. Ce travail était pour ainsi dire une aubaine : étudiante de troisième cycle, il m'a permis d'échapper deux années de

suite à l'enseignement et m'a donné accès aux documents et aux possessions d'écrivains majeurs.

Durant ces deux années passées au centre, j'entrais tous les jours dans le bureau des stagiaires et traitais les demandes des chercheurs dans la pile de courrier près de la porte. La plupart était sans grand intérêt. Une moitié environ avait trait à David Foster Wallace et Norman Mailer. (Ma trouvaille la plus intéressante : plusieurs lettres qu'une amante de Mailer lui avait adressées avec cette salutation qui résumait à merveille mes sentiments : *Chère enflure américaine.*) Au début du mois de février 2012, un chercheur a déposé une demande pour consulter la correspondance entre Annemarie Clarac-Schwarzenbach et Carson McCullers, dont les titres de livres touchaient je ne sais quelle corde sensible en moi. *Le cœur est un chasseur solitaire*. Ça me parle. Mais je n'en avais jamais lu un seul. Soit les livres me trouvent quand je suis prête à les lire, soit je ne les ouvre pas. Je suis descendue dans le sous-sol glacial des manuscrits avec le monte-charge, ai trouvé le dossier de la correspondance – le 29.1 – et l'ai parcouru à même le rayonnage.

La langue qu'emploie Annemarie dans ses lettres m'a paru intime, suggestive. *Te souviens-tu*. J'avais reçu des lettres de la sorte. J'avais écrit des lettres de la sorte aux femmes que j'avais aimées. C'était une intuition ténue, pourtant j'avais la certitude que Carson McCullers avait aimé des femmes, sinon que cette femme l'avait aimée. Pour une raison impérieuse que je ne m'expliquais pas, je voulais connaître tous les détails de leur histoire. J'ai emporté le dossier en haut, l'ai rangé sur mon étagère et me suis dépêchée de prendre mon poste au bureau des renseignements à 15 heures pour commencer mes recherches Internet. De la recherche, ni plus ni moins, me suis-je dit pour ma défense, ça fait partie du boulot. J'ai appris qu'Annemarie

était une écrivaine et une photographe suisse issue d'une famille ayant fait fortune dans la soie, ainsi qu'une briseuse de cœurs bien connue qui avait vécu à New York dans le courant des années trente et quarante.

Dans le dossier 29.4, j'ai trouvé huit lettres d'Annemarie, mais aucune de Carson. L'une d'elle portait l'en-tête : *Sur le fleuve Congo, Sept. 1941* ; une autre : *À bord du bateau, entre l'Angola et Lisbonne*. Après avoir compté les pages pour l'étudiant-chercheur et répondu à sa requête, je suis redescendue avec le dossier et l'ai rangé dans sa boîte. Des piles de livres et de manuscrits de Carson s'amasseraient plus tard sur mon étagère, mais je ne me sentais pas encore habilitée à garder ces lettres à portée de main. J'en avais néanmoins retranscrit certaines dans le corps d'un mail que je m'étais envoyé. L'étudiant-chercheur n'a jamais réclamé les scans.

L'écriture minuscule et pressante d'Annemarie rend ses lettres longues à lire, pourtant elles excèdent rarement un recto verso. Elles me font penser aux miennes : nerveuses, animées de sentiments intenses et du besoin pressant de les coucher noir sur blanc. Dans la première, Annemarie semble mettre un terme à leur relation – sans brusquerie mais avec fermeté. Elle écrit depuis Zurich, ayant déjà quitté les États-Unis :

Je ne te remercierai jamais assez... Carson, garde en mémoire nos moments de complicité, souviens-toi combien je t'aimais. Tâche de ne pas oublier la formidable nécessité de travailler, ne te laisse pas distraire, écris et, ma chérie, prends soin de toi, comme je prendrai soin de moi. (J'écris à Sils. Quelques pages seulement, elles te plairaient), et n'oublie pas, je t'en prie, ce qui nous a tant émues.

Ta Annemarie, avec toute ma tendre affection.

L'amour décrit ici est intrinsèquement lié à l'écriture, à l'œuvre créative à laquelle les femmes attachent tant de valeur. Je pense que ce seul fait m'a autant bouleversée que leur idylle. Il m'évoque le sentiment décrit par Audre Lorde dans son autobiographie, *Zami*, quand elle s'est trouvée pour la première fois entourée d'esprits créatifs de son sexe : « J'ai eu l'impression de quitter l'enfance, d'être une femme liée à d'autres femmes dans un réseau délicat, complexe et sans cesse grandissant de forces dont chacune trouvait à se repaître. » Les lettres d'Annemarie ressemblent à celles que j'ai moi-même écrites entre la fin de l'adolescence et le début de la vingtaine : des transmissions d'une femme désorientée à une autre, une tentative de donner forme à un être en devenir. En relisant les lettres de cette époque de ma vie, je me revois croire viscéralement qu'un jour prochain, mon identité évoluerait en une entité stable et figée. J'attendais que mon visage s'affine, que mes mains vieillissent. Hormis mes propres lettres, je n'avais jamais lu de correspondance amoureuse entre deux femmes. Aussi inconnues, aussi éloignées dans l'espace et le temps que me fussent Annemarie et Carson, je les comprenais à travers leurs mots.

J'ai découvert ces lettres à la toute fin du lent naufrage dans lequel avait sombré mon entrée dans l'âge adulte. J'étais alors enlisée dans ma première relation amoureuse avec une jeune femme originaire du Texas que j'avais rencontrée à l'époque où nous étions étudiantes de première année dans le Vermont, et avec qui je suis restée six ans dans le secret bien gardé de notre homosexualité. Pendant ma deuxième année de thèse, le monde universitaire me tapait sur le système. Je n'avais pas envie de devenir critique littéraire, je ne supportais pas d'enchaîner les obstacles institutionnels comme on saute dans un cerceau puis dans un autre, et six mois de stage m'ont convaincue que je n'étais pas une archiviste dans l'âme. Je n'avais pas la patience requise, du reste je passais déjà un temps fou à tenter de résoudre

le mystère de ma propre créativité. Un jour, j'ai reçu un mail inattendu d'un de mes professeurs qui m'écrivait tout le bien qu'il pensait de mon travail. J'ai bondi sur ce qui m'avait tout l'air d'un adoubement. D'autres compliments ont suivi, en plus des poèmes dont il m'inondait tout en me faisant des avances pour que je couche avec lui, ce que j'ai fini par faire sans trop savoir pourquoi. À la fin de ma relation amoureuse qui aura donc duré six ans, j'ai quitté notre appartement. J'avais vingt-cinq ans, et quand je n'étais pas soûle sous un porche à tirer rageusement sur une clope avec mes amis, je goûtais pour la première fois aux plaisirs de la solitude dans un studio au-dessus de mes moyens. Le lave-vaisselle était infesté de cafards. Les cafards me jugeaient. Mon comportement me laissait perplexe. Je ne savais pas si je voulais sortir avec des femmes – je ne l'avais jamais vraiment fait ; durant toutes ces années, ma petite amie et moi étions de simples colocataires aux yeux du monde – mais, après ces mensonges, sortir avec des mecs avait tout d'une idée lamentable. Comme c'est souvent le cas à vingt-cinq ans, je ne savais pas à quoi m'attendre.

Celle qui m'attendait, c'était Carson.

J'ai essayé de parler des lettres à des collègues et des amis, sans réussir à exprimer ce qui leur donnait tant d'importance à mes yeux. « Elle sortait avec une femme. La belle affaire ! » me disait-on. Le désir de prendre le pouls à cet amour épistolaire m'a engagée tout entière au cours des années qui ont suivi. La semaine où j'ai découvert les lettres, je me suis coupé très courts les cheveux. Un an plus tard, j'assumais plus ou moins de me dire lesbienne et je procédais au catalogage des effets personnels de McCullers au Ransom Center, vêtements et objets qui avaient patienté aux archives six longues années avant d'être répertoriés. Quatre autres années ont passé et je séjournais un mois dans la maison d'enfance de Carson à Columbus. Peu de temps après,

je quittais Austin et m'installais à Santa Fe avec mon nouvel amour, Chelsea – rencontrée quand nous étions stagiaires –, abandonnant la recherche universitaire pour écrire un livre sur Carson. La rétrospection redéfinit tout dans son sillage, et j'ai autant de scrupules à attribuer un sens narratif à ma vie qu'à celle des autres. Pourtant, on peut dire que ces lettres ont marqué un tournant.